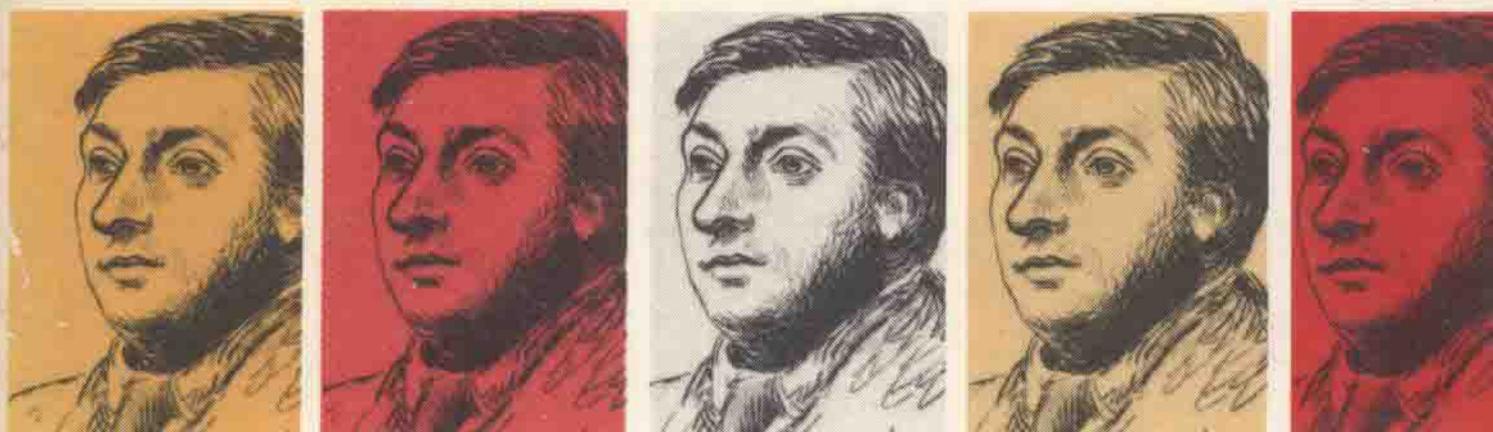


Pierre Reverdy

Plupart
du temps, I

1915-1922



Préface de Hubert Juin

nrf

Poésie / Gallimard

COLLECTION POÉSIE

PIERRE REVERDY

Plupart du temps

1915-1922

I

POÈMES EN PROSE
QUELQUES POÈMES
LA LUCARNE OVALE
LES ARDOISES DU TOIT

Préface de Hubert Juin

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 1945.

© Éditions Gallimard, 1969
pour la présente édition.

Préface

I.

Le caractère évident de la poésie est d'être toujours semblable et de ne se répéter jamais. La monotonie du chant exige des variations incessantes : la surprise jaillit d'un domaine connu comme une source au milieu du désert. Dans ce lieu de la voix, ce qui est nouveau ne rend pas périssable ni n'abolit ce qui est ancien. Aucun poète, dans cet univers, n'est inutile. Les oppositions ne naissent point de la parole humaine, qui est toute clarté, mais des opacités de la vie : c'est la prose du monde qui suscite les querelles, et les poètes sont, dans cette prose, englués terriblement. Ce qu'écrivait Pierre Reverdy : le poète est bien l'homme le plus englué de tous ceux qui peuvent être sur la terre, dans la pâte épaisse de la vie, — il le corrige aussitôt, soulignant cet empêchement d'être dont il souffrit cruellement, d'abord par l'idée de vieillir qui lui vint tôt, et par ce temps en rafales qui emporte tout :

Le monde
S'éloigne
Seul le vent et moi...

ou bien :

Tout glisse...

puis l'absence des certitudes, le cœur désert devant le clocher de Solesmes qui bascule à la suite du monde incertain :

Ce n'est que la moitié du ciel et l'autre monde
Qui s'en va...

Et tellement que l'exil devient la condition fatale

(L'état du poète est celui de la plus grande solitude), le gage démoniaque parce que métamorphosant, une façon d'intolérance à la fois languide et farouche : Vivre quand même, bien qu'on n'ait pas pu s'insérer dans la vie — que l'on sentait tellement plus merveilleuse que les autres, voilà la dureté de l'ouvrage, l'essentielle pauvreté qui fut dite, presque au seuil de l'œuvre, inoubliablement :

En ce temps-là le charbon était devenu aussi précieux et rare que des pépites d'or et j'écrivais dans un grenier où la neige, en tombant par les fentes du toit, devenait bleue.

Non qu'il s'agisse, chez Pierre Reverdy, de symboles et d'idées : il a vécu le tout de sa poésie, avouant ce qu'il avait à avouer, mais — également — réglant sa vie aux mesures de ce qu'il avait à dire. Si l'on peut parler de « vases communicants », je crois que c'est à propos de celui-là, et s'il est plus ou moins commun d'appliquer une proposition à sens uni-

que : « il a mis sa vie dans ses poèmes », ou bien : « ses poèmes sont le miroir de sa vie », — il est plus rare d'avancer valablement que la vie et le poème se sont mélangés inextricablement, et réciproquement influencés. Un exemple de la singularité me touche profondément : c'est Reverdy quittant la capitale, mais tournant le dos au soleil de Narbonne, aux détours poissonneux de la Rougeanne, aux enchantements de la combe de Jonquerole, et s'en allant dans l'horizon bas de Solesmes où l'éclatant Midi peine à paraître, de gris vêtu. Pourquoi? Par dédain du pays d'enfance? Nullement. Dans sa tête tournent des images enchantées où la nature est en fête, où la chaleur pèse dessus l'air léger ; et d'un séjour en Grèce, il se souvient avec délice du poids et de l'odeur des agrumes. Lors d'un bref retour au pays natal, il note : Je mets le nez à la fenêtre et aussitôt l'odeur de la campagne méridionale me saisit. La différence est en effet, plus que dans la température, dans l'odeur par rapport à celle du Nord, toujours chargée d'une sorte de remugle humide qui se dégage des mousses, des feuilles mortes dans la boue. Mais l'odeur de Solesmes, n'est-ce pas justement l'odeur de la poésie de Reverdy? Comme furent de même odeur la rue Cortot ou la rue Ravignan? Cet affreux petit village sans éclat et sans joie, ce Solesmes où Reverdy pensait rencontrer Dieu, mais dont Dieu, aussitôt, s'était évanoui, n'est-ce pas — décidément — ce grenier à la lucarne ovale où manque le charbon et où bleuit la neige?

Surtout, ce méridional aspire au soleil : on dirait l'un de ces hommes du Nord qui soudain se lève et, avec une obstination invincible, s'en va vers le Sud, en proie à une migration mystérieuse et puissante. Ce que l'homme du Nord ainsi recherche est donné à Reverdy : il a le soleil « dans la peau », et son physique — le cheveu noir, la blancheur des dents, l'emportement verbal lorsqu'il converse, la carrure, le regard —

témoigne pour le soleil. Cette pensée du vieillissement que ses amis savaient, peut-être venait-elle de l'éloignement : il s'étiolait, comme l'arbre. Cela ne résout rien. C'est aussi que le soleil était Pierre Reverdy enfant. Mais également, que le soleil est ce grand objet extérieur qui consume et tue le regard. La chute d'Icare est un meurtre. Dans sa chute, il comprit qu'il était plus lourd que son rêve et il aima, depuis, le poids qui l'avait fait tomber. Bien, mais la chute est dépossession. De soi, certainement. (Il est rare que Reverdy dise, dans ses poèmes, « Je », mais « on » ou « quelqu'un », un peu comme ce « K » désignant — de biais — le héros de l'exilé de Prague.) C'est aussi le monde en morceaux, brisé : un miroir précipité sur le sol fait éclater l'univers visible. Maintenons ce miroir : à peine a-t-il chu qu'il faut se courber vers les fragments pour les rameuter, mais aussitôt le monde se reconstitue par débris : nous le voyons sans le voir, et dans un basculement du reflet qui tient au mouvement que nous faisons pour nous pencher à sa rencontre. Le monde de Reverdy — lorsque les poèmes sont rassemblés — est à cette image. Encore que cette métaphore ne nous instruisse que d'une approche banale, et d'une vue de surface. L'éparpillement du visible :

Le front sanglant posé sur les nuages
Les deux bras étendus pour barrer le passage
Le monde est passé sous tes pieds,

singulièrement se métamorphose en évidence. Je veux dire que le bref éclat surpris au miroir (dans cette entreprise de se pencher vers ses déchets comme vers la margelle d'un puits) donne de l'univers une image d'une beauté et d'une vérité confondantes, mais par petites touches, ainsi :

L'eau monte comme une poussière,

ou bien :

Les mains pendent au bord du livre,

encore :

A cause de l'eau le toit glisse...

et ce qui, dès lors, est manifeste c'est que cette évidence est fugace : à peine livrée elle disparaît, sommée de paraître elle s'estompe. On dirait un instant sauvé, immobile, perché à la crête du temps, mais c'est un leurre : le glissement, l'effrayant « passage » sont maîtres.

Devant le bateau immobile

Quelqu'un qui attend
C'est le port qui bouge
Il fait trop de vent.

Il est de fait que le monde de Pierre Reverdy est un monde de la fuite, non pas que les choses ou les êtres choisissent de partir, de quitter le lieu, de se mouvoir d'une façon tragique et dans l'espace et dans le temps, mais que le vent, qui est moqueur, lugubre — les épithètes ne manquent pas — mais assurément victorieux, entraîne les objets et les hommes à la manière de feuilles mortes dans un bondissement sans espoir ni fin. Peut-être vient-il des moments calmes où tout se tait, et vit, parce que le vent s'est posé dans le creux du ciel et veille :

Quand le vent cesse et repose son ombre
dans la forêt du fond
Alors le feu s'éteint

les choses reparaissent
La maison et son toit
La colline tordue
La haie qui se déroule
Et tout ce qui remue...

mais rien n'est sauvé pour autant : le miroir devient fenêtre, le tain s'efface mais, devenu translucide, le verre fige tout ce qui vole, tout ce qui court, tout ce qui brûle, capture les gestes, glace la lumière et le feu, pétrifie l'eau au bord des toits, métamorphose l'espace en un énorme bloc de cristal :

Le soleil se déploie
Les nuages détalent
Et les étoiles tombent éteintes dans la mer
Le jour s'est déplié comme une nappe blanche
Et l'on ne voit plus rien...

Et, pour autant, le calme n'est pas retrouvé : celui-ci, offert par la fenêtre, est aussi trompeur qu'était trompeur le tumulte du miroir. Que le vent cesse de poursuivre et souffler, c'est au poète alors de se mettre en marche, au long du mur. La chasse épuisante de « on », de « quelqu'un », de « ceux », des « passants », des « ombres », où ceux-là, « on », « quelqu'un », sont les proies d'un chasseur aveugle, les objets d'une meute fantôme, à peine cesse-t-elle :

Le monde comme un pendule s'est arrêté
Les gens sont suspendus pour l'éternité...

que le poète prend le relais, devient un jockey audacieux, court vers la haie pétrifiée, tente le saut :

Le monde entier est un obstacle à franchir...

puis demeure ainsi suspendu entre le grenier où la neige est bleue et la rue où les étoiles se perdent dans le ruisseau. Il suffit en effet que le poète essaye de franchir l'obstacle pour qu'aussitôt la mécanique se remette en marche :

Et le vent dispersa les têtes qui parlaient
Les voix sont restées à peu près pareilles
Les mots sont posés à mes deux oreilles
Et le moindre cri les fait s'envoler...

C'est bien là ce vertige figé. Un équilibre saisi dans le moment où venant à peine de se faire déjà il se rompt. En un sens, ce qui fait impérissable le poème de Reverdy c'est qu'il périclète à mesure qu'il se fait (si l'on préfère : il se défait à la mesure et dans la mesure où il se fait — où il est — plus sûrement).

2.

Le poème de Pierre Reverdy, sous cette apparente mouvance, à laquelle la disposition typographique et la diction hachée concourent, devient une sorte de piège immobile. Voire : une bouche disposée à recevoir le langage, un creux tourné vers ce qui pourrait l'emplir, une trace guettant qui — ou quoi — serait capable de l'assumer. Il y a là, répétée sans cesse — et c'est peut-être cela, cette attente, que le poète lui-même nommait la monotonie de ses pièces — non pas une quête, mais une disposition passive prête à se refermer, à épouser, à prendre. Reverdy est lui-même une façon d'appel muet, un effort gigantesque du silence vers la parole : sa rapidité,

c'est le moment où la flèche est immobile au centre de l'arc bandé. C'est un veilleur inlassable. La citadelle est délabrée. La ville désertée croule sous l'hiver.

Il faut passer un espace infernal
Risquer plus que l'on n'a
Et partir revenir s'en aller.

A la sentinelle, les feintes sont permises, non le sommeil. De cela, le poète ne cesse de nous avertir, écrivant ici :

Dans l'esprit qui s'endort
La mort ne veille plus,

mettant en garde à la fois contre la difficulté de prendre en charge la voix elle-même, mais aussi contre le risque — une fois l'acceptation donnée — d'y faillir :

On ne peut plus
dormir tranquille
quand on a une fois
ouvert les yeux.

C'est qu'il ignore à quel moment le réel qui est absent va se présenter ; à quel instant ce dont il se nourrit, qui est le fait, l'événement, va se produire ; quand l'évidence va surgir, qui submerge tout. Cette poésie vigile et vigilante, dès lors, va porter sur le réel un curieux témoignage : à mesure qu'elle va le montrer, en livrer le cadastre et le volume, elle sa souligner son évanouissement, son absence. Oui, la vraie vie est ailleurs. Certes, Dieu absent c'est Dieu même. Mais, chez Reverdy, l'absence n'est pas une dynamique, ni un masque de l'être, ni une façon de ne pouvoir nommer l'être. C'est une absence littéralement, un creux, un trou,